

Spiritualité et œcuménisme

La spiritualité, étape ou obstacle vers l'unité ?

**par Louis
SCHWEITZER,**
*professeur à la
Faculté de théologie
évangélique de
Vaux-sur-Seine*

Introduction

La plupart des personnes enseignant la théologie s'orientent assez rapidement dans un domaine qui va devenir leur spécialité. Il se trouve que le cheminement que j'ai suivi m'a porté vers trois domaines qui m'ont également passionné et que j'ai été amené à enseigner dans divers cadres : ce sont l'éthique, la spiritualité et l'œcuménisme. C'est une conférence dans un lieu de formation catholique lors d'une semaine de prière pour l'unité qui a été l'occasion de cette mise en relation de la spiritualité et de l'œcuménisme. Dans le cadre de ce numéro, je me permets de reprendre cette intervention en gardant la liberté de ton qui était la mienne. On a le droit de penser autrement et je reconnais volontiers ce qu'il peut y avoir de subjectif dans ce que j'avance. Mais il me semble que c'est aussi ce qui peut faire l'intérêt de cette démarche.

J'aborderai le thème en trois points, non par souci académique, mais parce que ce sont les trois aspects qui me paraissent les plus importants : la spiritualité comme lieu de séparation entre chrétiens ; l'apport de l'œcuménisme à la spiritualité ; et enfin, l'apport de la spiritualité à l'unité des chrétiens.

La spiritualité comme lieu de séparation

Ce premier point nous gardera de tout angélisme. Non, il n'y a pas, comme on le pense parfois, d'un côté la « méchante » théologie, cause de toutes les séparations et de l'autre la « gentille » spiritualité

qui ne pourrait que nous rapprocher les uns des autres. Les choses sont un peu plus compliquées, un peu plus ambivalentes.

Si nous cherchions à exprimer ce qui a, pour la plupart des gens, distingué les catholiques des protestants, il est probable que bien des points seraient cités qui relèvent de la spiritualité : la place de l'eucharistie dans le culte et la piété, celles de la liturgie, de la confession, de l'Écriture dans la piété personnelle. Les formes de la prière, le culte rendu aux saints et à Marie...

Et pourtant, on pourrait s'étonner de voir que la Réforme n'a pas très fortement insisté sur ces questions qui ont pourtant, au fil du temps, pris une place de plus en plus importante. C'est que nous avons besoin de corriger certains regards que nous portons sur l'histoire. J'illustrerai mes propos le plus souvent par des exemples pris de la relation catholiques-protestants parce que c'est le monde que je connais le mieux. Mais je suis certain que des choses semblables pourraient être dites de la relation avec les Églises orthodoxes, et j'en donnerai un exemple.

Il me semble que lorsque nous pensons au catholicisme – c'est vrai de nous protestants, mais aussi de beaucoup de catholiques eux-mêmes –, nous pensons soit au catholicisme actuel depuis le concile de Vatican II, soit au catholicisme plus ancien, « traditionnel », c'est-à-dire celui d'avant Vatican II. Mais nous oublions que ce catholicisme dit « traditionnel » est lui-même relativement récent. Il naît à la Contre-réforme et trouve son épanouissement au XIX^e siècle. Il est donc très différent de celui du XVI^e siècle, avec lequel la Réforme est entrée en conflit.

Si l'on excepte la question des indulgences qui ne relève que marginalement de la spiritualité, les grandes questions de la Réforme concernent plus la théologie. La question de la **piété mariale**, par exemple, est très peu traitée. Calvin la cite au passage dans l'*Institution*, mais sans insister¹. Cette question tenait à l'époque une place très différente de celle que nous imaginons aujourd'hui. Le Carmel est un ordre pour lequel la dimension mariale a toujours été forte et revendiquée. Or, il est très étonnant de constater, en lisant Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix qui, eux aussi du XVI^e siècle, sont à la source du Carmel d'aujourd'hui, que l'on ne trouve pratiquement pas d'allusions à Marie, ou en tout cas très peu. Ce que l'on peut avancer, c'est que, depuis la Réforme en Occident, nos spiritualités se sont construites les unes contre les autres. Puisque les protestants étaient

¹ Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, III, XX, 22.

gênés par la place de Marie et des saints, le catholicisme a développé cet aspect de son identité. Bien sûr, il existait auparavant, mais plus discrètement. Et la place de Marie dans la théologie et la spiritualité va grandir jusqu'à aboutir à certaines formulations dogmatiques comme l'immaculée conception de Marie (1854) ou l'assomption (1950).

Bien des débats théologiques touchent peu, en fait, le peuple chrétien. Alors que tel aspect de la spiritualité lui parle beaucoup plus. Les définitions théologiques sur **l'eucharistie** sont moins porteuses de convictions et de pratiques identitaires que le développement de l'adoration du saint sacrement...

Nos spiritualités se sont, au moins en partie, construites les unes contre les autres. Le fait que la lecture communautaire, mais aussi personnelle de l'Écriture soit au centre de la spiritualité protestante portera l'Église catholique à interdire cette lecture des textes par le peuple de l'Église. Et cela va colorer la piété catholique jusqu'à Vatican II. Mais le développement d'une liturgie très pédagogique, et donc plus intellectuelle que priante, puis, dans certains milieux protestants, le refus de toute forme de liturgie élaborée sont aussi des réactions protestantes au catholicisme ou à certaines pratiques perçues comme catholiques.

La spiritualité est donc une manière de confesser ce que je suis et ce que je ne suis pas. Les protestants réagissent (parfois très violemment) contre les statues de saints. Tandis que la Contre-réforme va développer l'art baroque, certains protestants feront de l'austérité (pour ne pas dire plus) un art architectural... La prière libre et spontanée du protestant qui tutoie Dieu se démarquait ainsi de la prière plus liturgique et respectueuse du catholique qui, même en privé, « récitait » des prières proposées par l'Église.

Dans ce sens, la spiritualité est, à certains égards, le lieu privilégié de nos divisions, celui en tout cas où elles sont le plus ressenties par les uns et les autres. Pour cette raison, certains sujets sont difficiles à aborder dans les dialogues. Ainsi, le dernier document produit par le Comité mixte baptiste-catholique porte sur Marie². Il est clair qu'avant de pouvoir aborder un tel sujet, il faut apprendre à bien se connaître et se faire confiance. Car la place de Marie dans nos confessions dépasse de loin la théologie. Des deux côtés, toute une affectivité est engagée. C.S. Lewis, écrivain chrétien célèbre, anglican très aimé des évangéliques et de beaucoup d'autres, a écrit un

² Comité mixte baptiste-catholique en France, *Marie*, Document Épiscopat n° 10/2009, également publié dans les *Cahiers de l'école pastorale*, n° 73/2009.

ouvrage sur les fondements du christianisme dans lequel il s'est prudemment abstenu de parler de Marie. Il indiquait que le sujet lui paraissait trop dangereux.

« Le dogme catholique sur ce point est défendu non seulement avec la ferveur habituelle s'attachant à toute croyance religieuse sincère, mais (et c'est bien naturel) avec la sensibilité spéciale et, peut-on dire, chevaleresque qu'un homme éprouve quand l'honneur de sa mère ou de sa bien-aimée est en jeu. Il est très difficile, sur ce point, d'opposer une opinion contraire sans apparaître comme un cuistre ou un hérétique. À l'opposé, la croyance des protestants sur ce sujet suscite des sentiments qui touchent aux racines mêmes de tout monothéisme. Aux protestants convaincus, il semble que la distinction entre le Créateur et la créature (si sainte soit-elle) est mise en péril ; que le spectre du polythéisme se dresse à nouveau. En conséquence, il est dur de les persuader que vous n'êtes pas pire qu'un hérétique : un païen »³.

Derrière les oppositions théologiques dont il est toujours facile de discuter, se dressent des clivages qui relèvent de la sensibilité spirituelle, de l'affectivité, de convictions et de pratiques qui appartiennent à ce point à l'intime que leur négation est comme une remise en cause de notre être même.

C'est dire que nous marchons toujours un peu « sur des œufs » lorsque nous parlons de spiritualité entre chrétiens différents et que l'apport premier des spiritualités au dialogue entre les Églises n'est sans doute pas toujours positif.

L'apport de l'œcuménisme à la spiritualité

Nous venons de voir que nos différentes Églises se sont construites, en partie au moins, les unes contre les autres. Cela a une conséquence qui me semble très importante et qui dépasse d'ailleurs le seul cas des Églises. Lorsque deux groupes se séparent, chacun part avec ce qu'il considère comme la part de l'héritage à laquelle il tient. Mais il se passe souvent autre chose : il laisse à l'autre des aspects de leur héritage commun avec lesquels il n'est pas nécessairement en désaccord mais dont il s'éloigne parce que l'autre les défend. Et cela me semble particulièrement vrai en ce qui concerne la spiritualité chrétienne.

³ C.S. Lewis, *Les fondements du christianisme*, éditions LLB, Guebwiller, 1979, p. 9 et 10.

Prenons le cas de la **méditation de la Bible**. Dans la tradition catholique, elle était considérée comme un élément essentiel de la spiritualité. La *lectio divina* était la grande tradition monastique de la lecture méditée et priée de l'Écriture. Rappelons aussi (surtout aux protestants) que la pratique personnelle de la lecture biblique n'était que très rarement possible avant l'apparition de l'imprimerie. Or, un des apports essentiels de la spiritualité protestante sera de diffuser dans le peuple de l'Église une sorte de *lectio divina* un peu simplifiée. Devant cette démarche protestante qui – dans le contexte historique – facilitait la critique de l'institution ecclésiale, l'Église catholique va interdire pour un temps la lecture personnelle des Écritures au peuple, laissant aux seuls clercs la connaissance des textes bibliques. L'apaisement œcuménique, surtout à partir du concile de Vatican II, va permettre à l'Église catholique de renouer avec une tradition plus ancienne en encourageant la lecture biblique pour tous. On peut constater qu'ici, il ne s'agit pas d'une nouveauté radicale, mais de se réapproprier une pratique qui a été celle de l'Église dans ses monastères, qui aurait pu devenir celle du peuple de Dieu après l'imprimerie et avec la facilité nouvelle de diffuser les textes, mais que la Réforme avait de fait « confisquée ». De leur côté, les protestants prennent conscience de cet enracinement d'une pratique qu'ils croyaient spécifiquement issue de la Réforme dans une tradition plus ancienne et plus vaste. Il y a donc aujourd'hui la possibilité de redécouvrir ensemble la pratique ancienne de la *lectio divina*. Et c'est d'autant plus important qu'il me semble que cette pratique est comme le socle le plus solide que nous puissions trouver pour une spiritualité chrétienne. Socle solide et englobant puisque cette *lectio divina* comprend la lecture biblique intelligente, la méditation du texte, la prière, et ouvre même sur la dimension contemplative.

On pourrait dire des choses semblables sur diverses formes de **prière**. La pratique protestante classique est la prière libre, le dialogue simple et personnel avec Dieu. Quelque chose de très proche de ce que Thérèse d'Avila appelle l'oraison, ce libre entretien durant lequel on s'adresse à Dieu « comme un ami parle à son ami ». Or, la dimension œcuménique ouvre aux protestants plusieurs pistes nouvelles. La première est celle de la dimension de la **prière des heures**, cette prière plus liturgique qui structure le temps. De petits ouvrages sont édités qui facilitent la prière quotidienne dans sa dimension liturgique et on retrouvera cela aussi bien dans des milieux luthéro-réformés que dans certains milieux évangéliques avec la *Petite liturgie* de

Pomeyrol⁴ ou le livre *Prier l'Évangile*⁵ qui a été rédigé par des mennonites et publié par des maisons d'édition réformées et évangéliques en France et en Suisse.

Au-delà de la prière des heures, on peut aussi noter la redécouverte de **formes plus contemplatives de la prière**, formes qui étaient assez étrangères aux protestants. Cette redécouverte est pour certains une libération car elle les ouvre à une approche de prière qui correspond mieux à leurs besoins et leurs attentes.

En sens inverse, de nombreux catholiques ont trouvé, via le **renouveau charismatique** (qui est un renouveau spirituel enraciné dans le monde protestant, et particulièrement évangélique et pentecôtiste), une liberté et une intimité nouvelles dans leur relation avec Dieu.

De même, dans une dimension plus communautaire, la **liturgie** catholique s'est rapprochée avec le Concile de formes protestantes de culte (langue, simplicité), de même que certaines Églises protestantes ont enrichi leur liturgie, la rendant plus priante ou adorante.

Ces redécouvertes sont extrêmement importantes car on voit bien que la forme de la piété est largement en lien avec notre personnalité. Tous les catholiques ou tous les protestants n'ont pas une même sensibilité. On découvre que certains catholiques ont en fait une spiritualité qui aurait autrefois été considérée comme protestante et que bien des protestants sont plus à l'aise avec des aspects de la spiritualité qui auraient été taxés de catholiques il y a quelques décennies.

Une étape-clé de ces nouveautés permises par l'œcuménisme a été, pour les protestants, la redécouverte depuis la fin du XIX^e et surtout le milieu du XX^e siècle de la **dimension communautaire et monastique**. On peut citer Taizé, bien sûr, avec sa relation ambivalente au protestantisme français, mais surtout des communautés comme celles des diaconesses, en France ou en Suisse, de la communauté de Pomeyrol dans le sud de la France, ou de Grandchamp en Suisse. Le Tiers-Ordre des Veilleurs fondé, dans les années 1920 par le pasteur Wilfred Monod, a d'ailleurs été à l'origine de plusieurs d'entre elles.

Elles sont importantes en elles-mêmes, bien sûr, mais aussi en ce qu'elles introduisent dans le protestantisme des pratiques qui ont traditionnellement été liées à la dimension monastique. C'est le cas de la *lectio*, de la liturgie des heures, de la prière plus contemplative comme, nous allons le voir, de celle de l'accompagnement spirituel.

⁴ *Petite Liturgie quotidienne*, Communauté de Pomeyrol et éditions Oberlin, 1996.

⁵ *Prier l'Évangile, Petite liturgie quotidienne*, Olivétan, OPEC, Farel, 2012.

L'accompagnement spirituel est aussi une de ces richesses de notre héritage commun que l'œcuménisme nous a permis de redécouvrir. La Réforme avait éprouvé une forte suspicion à l'égard de tout ce qui apparaissait comme une manifestation du pouvoir de l'Église, représenté par le clergé sur le peuple. On comprend ainsi que le terme même de « direction spirituelle » ne pouvait que poser problème. Les protestants mettaient l'accent sur la relation directe et personnelle du croyant avec Dieu. Ce qui avait des avantages, en responsabilisant le chrétien et en le plaçant, devant son Seigneur, dans une relation plus directe. Mais cet individualisme spirituel, même vécu dans des communautés chaleureuses, pouvait aussi laisser la personne bien seule devant les problèmes que toute vie spirituelle ne peut manquer de rencontrer. En cas de grave difficulté, le protestantisme avait développé ce que l'on a appelé la cure d'âme. Mais il ne s'agissait, le plus souvent, que d'une aide ponctuelle en vue de trouver une solution à un problème. Lorsque l'on avait affaire à de fortes personnalités, cela pouvait donner de magnifiques résultats, mais pour d'autres, cette relative solitude pouvait donner lieu à une certaine médiocrité résignée.

Nous assistons, depuis quelques années, dans divers milieux protestants, à une redécouverte de l'accompagnement spirituel sous des formes variées. Il est intéressant de constater le nombre grandissant de personnes qui font les *Exercices spirituels* de Saint Ignace et qui s'engagent dans des accompagnements qui en sont plus ou moins directement inspirés. Ignace de Loyola et Calvin sont des contemporains et l'image du fondateur de la Compagnie de Jésus, très liée à la Contre-réforme, a longtemps « senti le soufre » dans les milieux protestants. Pourtant, la démarche même des *Exercices*, cette méditation de l'Écriture en vue de discerner moi-même la volonté de Dieu pour ma vie, est magnifiquement compatible avec la spiritualité protestante. On peut penser que si l'on donnait les *Exercices* à des protestants sans leur dire qui en est à l'origine, ils trouveraient cette démarche à la fois parfaitement conforme aux principes protestants et génialement pédagogique. Et ce développement de l'accompagnement spirituel et de la formation d'accompagnateur, non seulement s'inspire d'une démarche qui a été conçue dans le catholicisme, mais encore se nourrit des expériences et de la sagesse qui viennent d'une pratique de plusieurs siècles dans cette Église.

Pour terminer ce chapitre, nous voudrions simplement citer une pratique spirituelle orthodoxe très ancienne qui nourrit aujourd'hui la spiritualité de beaucoup de chrétiens d'Occident. Il s'agit de la

prière du cœur, ou **prière de Jésus**. Il s'agit de la répétition, souvent sur le rythme de la respiration, d'une prière dont le nom de Jésus est le centre. On imagine facilement les critiques qui ont pu lui être adressées du côté protestant comme catholique. C'est le livre *Récits d'un pèlerin russe*⁶ qui a fait connaître cette forme de prière, maintenant pratiquée de manière ponctuelle ou régulière par des catholiques comme des protestants de sensibilités très diverses. Pour accueillir une telle forme de prière, il a été nécessaire de dépasser les préjugés spontanés et les arguments de la polémique classique, pour essayer d'entrer dans l'esprit d'une pratique et en comprendre le bien-fondé. Notons au passage que c'est un livre qui a fait connaître cette pratique de la prière du cœur. La publication de livres, qui sont lus aujourd'hui par des catholiques, comme des orthodoxes ou des protestants, est sans doute la cause principale de ces échanges en matière de spiritualité. Ainsi, si l'on parle de cette forme de prière dans des milieux très classiquement évangéliques, on s'aperçoit que certaines personnes non seulement la connaissent pour l'avoir découverte dans des livres, mais encore la pratiquent. Certains d'ailleurs le font même spontanément sans savoir que cette forme de prière a une histoire et un nom.

Nous nous trouvons donc devant un enrichissement évident. Nous prenons peu à peu conscience – mais il reste des progrès à faire... – que nous sommes tous les héritiers d'une immense richesse de spiritualités chrétiennes dans laquelle nous pouvons puiser, sous bénéfice d'inventaire évidemment.

L'apport de la spiritualité à l'unité des chrétiens

Nous venons de voir que la spiritualité avait beaucoup à recevoir de la démarche œcuménique et, de fait, avait déjà beaucoup reçu. Mais le contraire est-il vrai ? La spiritualité a-t-elle quelque chose à apporter dans la marche des Églises vers l'unité ?

Ma conviction est que l'on peut répondre « oui » ; non seulement elle peut apporter beaucoup, mais nous pouvons même nous demander si ce n'est pas de ce côté-là qu'il est possible d'espérer un éventuel apport décisif.

On peut, bien sûr, avoir des analyses et des convictions diverses, mais il est possible de prétendre que ce qui manque aujourd'hui pour

⁶ *Récits d'un pèlerin russe*, col. Points Sagesse, Baconnière/Seuil, 1978.

avancer vers une unité plus grande, c'est surtout la volonté, le désir. Les différentes Églises ont fait d'énormes progrès dans la découverte respectueuse et parfois émerveillée des autres. Dans chaque Église, on a pris conscience que l'autre chrétien était bien moins horrible, bien plus proche de nous que nous le pensions. Nous avons même vu qu'il pouvait nous apporter quelque chose. Mais la dynamique œcuménique s'est arrêtée. Ce qu'il faudrait modifier, pour pouvoir continuer d'avancer, concerne l'ecclésiologie, les ministères, les sacrements. Et il ne s'agit même pas ici d'une unité complète qui verrait les Églises d'accord sur tout, mais plutôt d'une communion qui leur permettrait de s'accepter mutuellement comme pleinement membres du corps du Christ. On peut penser que tout ce qui pouvait être fait sans remettre en cause nos diverses identités a été fait. Pour aller plus loin, il faut, comme le dit le Groupe des Dombes, une « conversion des Églises »⁷. Autrement dit, si l'on veut aller plus loin, il faut accepter de changer, de modifier certaines choses qui touchent à notre identité profonde. La question est de savoir si nous en avons envie...

Quand on parle de la recherche de l'unité, on pense avant tout à la théologie et donc, tout naturellement, aux théologiens. C'est la théologie qui nous a fondamentalement séparés ; c'est elle qui doit essayer de trouver des solutions pour nous permettre de nous rapprocher. Et, en effet, il existe de grands théologiens qui travaillent dans le domaine œcuménique. Mais, reconnaissons-le, ils ne sont qu'une petite minorité. Et, au fond, cela semble assez naturel. Cela fait des siècles que les théologiens de chaque confession peaufinent la cohérence interne de leur théologie propre. Nous pouvons être parfois très proches, mais nous demeurons dans des logiques différentes. C'est pour cette raison que l'autre est si difficile à convaincre. Nous avons tous raison, en fonction des présupposés qui sont les nôtres. Et les théologiens sont formés pour préciser, affiner les cohérences internes de chacun de nos systèmes. Il n'est donc pas naturel pour eux de dépasser les clivages ; ils ne sont pas habitués à cela, ni formés pour cela. D'autres ont aussi leur mot à dire, bien sûr, ce sont les responsables d'Églises, les évêques, les présidents, les secrétaires généraux... Eux aussi ont comme premier réflexe, et même comme mission, de défendre l'institution dont ils ont la responsabilité. Il est donc très improbable que, sauf action très spéciale de l'Esprit saint, les progrès décisifs vers l'unité viennent de leur côté. Sans doute

⁷ Groupe des Dombes, *Pour la conversion des Églises, Identité et changement dans la dynamique de communion*, Centurion, 1991.

faudrait-il envisager le cas particulier du pape qui, comme on l'a vu avec Jean XXIII, et comme on peut peut-être l'espérer avec François, a une possibilité réelle et institutionnelle de faire avancer des choses.

Enfin, nous sommes dans une société déchristianisée et nous pouvons constater que, dans toutes nos traditions, un bon nombre de personnes découvrent la foi et entrent dans l'Église. C'est bien sûr une très heureuse chose dont il faut se réjouir. Mais il semble bien qu'un bon nombre de ces nouveaux chrétiens sont plus à la recherche d'une identité, d'une cohérence que de la rencontre avec les autres chrétiens. Ils ont besoin de se construire comme protestants, comme évangéliques, comme orthodoxes, comme catholiques...

Comment espérer aller plus loin ? Serait-il possible que la spiritualité vienne aider les Églises à se rapprocher ?

Lorsque des chrétiens de différentes confessions vivent ensemble dans un engagement commun, comme c'est le cas à l'ACAT⁸ par exemple, ou dans des rencontres charismatiques, ou dans des pratiques communes de la *lectio divina*, ou dans les *Exercices spirituels*, la communion qu'ils ressentent ne se limite pas à ce qu'ils croient (et, dans une société sécularisée comme la nôtre, c'est déjà beaucoup), mais elle concerne ce qu'ils vivent. On parle parfois de la souffrance de notre non-communion eucharistique, mais ne croyez-vous pas que chez nombre d'entre nous, elle reste assez discrète ? Elle reste théorique, nous souffrons intellectuellement peut-être un peu de nos séparations, mais elles ne nous empêchent pas vraiment de dormir. Alors que la souffrance de certains, comme de foyers mixtes, est d'un autre ordre, beaucoup plus existentiel. Lorsque nous sommes engagés ensemble dans des chemins communs de spiritualité, nous savons que nous sommes un devant Dieu, que nous sommes disciples du même Christ, porteurs du même Esprit, membres du même corps. Les divisions de nos Églises nous apparaissent alors effectivement douloureuses, mais aussi scandaleuses aux yeux de Dieu et plus encore peut-être comme un contre-témoignage pour le monde qui nous entoure. Lorsque nous souffrons de cette séparation, c'est qu'un autre élément s'est immiscé dans le désir d'unité : l'amour de l'autre. Si de plus en plus de personnes vivent, ressentent cela à partir d'une expérience spirituelle commune, on peut imaginer que, sous cette pression, les responsables d'Églises et les théologiens chercheront effectivement des solutions. Et on peut être en droit d'imaginer qu'elles ne seront pas si difficiles à trouver. Pour les protestants, le peuple de

l'Église a un poids et un pouvoir réels, même s'il ne s'en sert pas toujours. Dans l'Église catholique, on parle de *sensus fidelium*, cette sensibilité du peuple de l'Église.

Chercher à connaître les richesses de l'autre, prier avec lui, le comprendre de l'intérieur est déjà une expérience personnelle passionnante et enrichissante, mais elle permettra peut-être, si elle est assez partagée, de faire bouger les choses. Car notre désir d'unité grandira avec notre expérience spirituelle commune, au point peut-être de devenir une exigence telle que responsables, théologiens, institutions se mettront en mouvement pour chercher vraiment ce qui pourra changer les choses en dépassant ce que nous considérons encore comme des obstacles à l'unité des chrétiens.

La vraie fidélité

Croire que la spiritualité pourra jouer un rôle moteur dans le progrès de l'œcuménisme, c'est aussi et surtout croire que c'est l'Esprit saint qui aura le dernier mot. Beaucoup de chrétiens sont animés d'un grand souci de fidélité. Mais celui-ci est bien souvent orienté vers le passé, vers la mémoire de nos pères, le respect de ce qu'ils ont vécu et de ce qu'ils ont souffert. Cela a une grande valeur. Mais il nous faut comprendre que la vraie fidélité est tournée vers l'avenir. Elle est fidélité au Royaume, au Christ et à son appel, à ce que le Seigneur nous demande aujourd'hui, invitation à être sans cesse plus disponibles à son Esprit pour être, dans et par un amour mutuel, ses témoins dans le monde qui est le nôtre. Si l'Esprit souffle assez pour que les chrétiens des différentes Églises cherchent d'abord le Royaume de Dieu, alors nous sommes en droit d'espérer que le reste – la résolution des conflits qui empêchent la communion entre les Églises – nous sera donné de surcroît.

